

SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE

1906 - 1924

A défaut de souvenirs directs, le folklore familial fournit quelques renseignements sur ma toute première enfance.

Mes parents s'étaient mariés en décembre 1902. Mon père venait d'être nommé agent à Tamatave d'une compagnie de commerce marseillaise. Il dut partir seul. La conquête de Madagascar datait de quatre ans seulement et, d'autre part le climat à Tamatave était très éprouvant; d'ailleurs mon père faillit y mourir d'une bilieuse hématurie. Il attribuait sa guérison au fait qu'il buvait peu d'alcool.

Au bout de deux ans, il fut nommé à Tananarive qui se trouve situé à 1.000 mètres d'altitude et où le climat est beaucoup plus sain. Maman put alors aller le rejoindre. Au passage elle remit les pieds en Egypte. Charles Amic fonctionnaire du Canal de Suez la reçut chez lui pendant que son paquebot traversait le Canal; elle y remonta alors qu'il était en marche et était très fière de cet exploit.

Elle fit là-bas une fausse-couche, mais un an plus tard, le 7 avril 1906, je vins au monde; l'accoucheur était un frère de Charles Maurras.

Mon acte de naissance porte le n° 27 et mon père assurait que j'étais le 27ème enfant français né à Tananarive depuis la conquête. Cela me paraît très douteux, la conquête remontant à 1897.

.../...

Je sais bien qu'au début les hauts fonctionnaires français envoyaient leurs femmes accoucher à la Réunion; ce fut le cas de mes cousins Plasse dont le père était directeur de l'agence du Comptoir d'Escompte de Tananarive; mais j'imagine que toutes les Françaises ne pouvaient pas se payer un aussi lointain voyage et que plus de 26 petits Français sont nés à Tananarive avant moi.

A la fin de la cérémonie de mon baptême on demanda aux parrains et aux parents de signer le registre. Mon père, toujours distrait, n'obtempéra pas aussitôt; le prêtre demanda: "Où donc est le père ?" et mon père entendant la question aurait fait écho en répétant "Où donc est le père ?". Il nous a souvent raconté cette histoire pour montrer combien il était distrait.

Bien que sa situation se fut sans doute améliorée à la suite de sa nomination à Tananarive, le ménage ne devait pas rouler sur l'or. Mais il avait fait amitié avec un haut fonctionnaire du gouvernement militaire, Monsieur Fillon, et celui-ci le fit profiter souvent des facilités dont il disposait. En particulier ma mère fit en filanzane, c'est à dire dans un hamac porté par deux hommes une partie du voyage de Tamatave à Tananarive; elle était très fière d'avoir utilisé un moyen de locomotion aussi primitif mais seul possible dans la partie accidentée du parcours. Elle fit en auto le reste du trajet.

J'avais une nourrice malgache (sèche ?) et elle me portait sur son dos comme les petits enfants du pays, simplement soutenu par une couverture drapée par devant.

La petite colonie française installée de fraîche date à

Je sais bien qu'au début les hauts fonctionnaires français envoyaient leurs femmes accoucher à la Réunion; ce fut le cas de mes cousins Plasse dont le père était directeur de l'agence du Comptoir d'Escompte de Tananarive; mais j'imagine que toutes les Françaises ne pouvaient pas se payer un aussi lointain voyage et que plus de 26 petits Français sont nés à Tananarive avant moi.

A la fin de la cérémonie de mon baptême on demanda aux parrains et aux parents de signer le registre. Mon père, toujours distrait, n'obtempéra pas aussitôt; le prêtre demanda: "Où donc est le père ?" et mon père entendant la question aurait fait écho en répétant "Où donc est le père ?". Il nous a souvent raconté cette histoire pour montrer combien il était distrait.

Bien que sa situation se fut sans doute améliorée à la suite de sa nomination à Tananarive, le ménage ne devait pas rouler sur l'or. Mais il avait fait amitié avec un haut fonctionnaire du gouvernement militaire, Monsieur Fillon, et celui-ci le fit profiter souvent des facilités dont il disposait. En particulier ma mère fit en filanzane, c'est à dire dans un hamac porté par deux hommes une partie du voyage de Tamatave à Tananarive; elle était très fière d'avoir utilisé un moyen de locomotion aussi primitif mais seul possible dans la partie accidentée du parcours. Elle fit en auto le reste du trajet.

J'avais une nourrice malgache (sèche ?) et elle me portait sur son dos comme les petits enfants du pays, simplement soutenu par une couverture drapée par devant.

La petite colonie française installée de fraîche date à

Tananarive paraît avoir laissé un bon souvenir à mes parents. Ils m'ont chanté une chansonnette composée là-bas par quelque ami pour célébrer le charme des promenades en pousse-pousse. Je me souviens de quelques bribes :

"Confortablement installé dans le fauteuil roulant

Pour deux (?) sous on va s'balader

C'est vraiment bon marché !

C'est charmant, amusant

Ca ne prend pas le mors aux dents"

Le poème se terminait par :

"Et toi, bourjane, surtout

Tousse pas du mauvais bout"

La vie était très bon marché à Tananarive : le centime avait un pouvoir d'achat non négligeable, de sorte que d'après mon père, la suppression des pièces de un centime décidée à cette époque parce qu'elles étaient utilisées par les femmes du pays pour s'en faire des colliers et disparaissaient ainsi de la circulation fit sensiblement monter les prix !

Il ressort d'une lettre de mon père que j'ai relue tout récemment que les médecins consultés par lui avaient déclaré qu'en raison de ma santé fragile je ne vivrais pas si on ne m'envoyait pas très vite en France. Il prit rapidement sa décision puisque trois mois après ma naissance nous avons quitté Madagascar. Mon père abandonnait ainsi la situation qu'il s'était faite là-bas en quatre ans et allait devoir trouver un nouvel emploi.

Le voyage dura presque quatre semaines. A l'escale de Zanzibar, je fus, paraît-il, une curiosité pour les indigènes du lieu qui, d'après mon père, n'avaient jamais vu d'enfant blanc. Cela ne me paraît pas très sûr; mon père aimait assez raconter des histoires plus belles que les vraies.

Nous avons traversé la Mer Rouge au mois d'août; il devait faire chaud ! On me mettait tout nu dans mon berceau. Un passager allemand m'appelait "Malcor fils"; mon père en était fier.

Je ne devais pas être bien gras car à notre arrivée à Marseille les vieilles tantes qui me virent dirent en hochant la tête : "ce petit ne vivra pas". mais mon père, toujours optimiste, répondait : "Mais non, voyez comme il est vif".

Il semble que le climat de Marseille m'ait bien réussi, car dans la légende familiale j'étais devenu "un très bel enfant" jusqu'au moment où une nourrice trop zélée, me nourrissant trop, avait provoqué une crise d'entérite (?) aiguë qui de nouveau me rendit chétif pendant quelques années.

Mes parents s'étaient installés dans un petit appartement rue Fargès, tout près du boulevard Périer. C'est là que j'eus entre autres maladies la scarlatine et que mon frère René, de 21 mois mon cadet, naquit.

Je ne suis pas de ceux dont les souvenirs remontent à la naissance ou presque. Les plus anciens des miens se rapportent aux vacances que nous avons passées en Haute-Savoie à Servoz en 1912. J'avais alors six ans.

Je revois encore une prairie au bord d'une route où étaient épars quelques longs filaments blancs. On m'avait dit que c'étaient des oeufs de vipères et j'en éprouvais quelque crainte. J'ignore encore aujourd'hui si on s'était moqué de moi. Au cours de ce séjour, nous sommes allés à Chamonix; je me rappelle la couleur bleu pâle de la galerie creusée dans le glacier des Bossons et plus bas l'ouverture toute déformée de la galerie creusée l'année précédente.

Je suppose que c'est en 1912 que la situation de mon père s'est fortement améliorée. Nous avons quitté la rue Fargès pour nous loger non loin de là, 96 avenue du Prado, au premier étage. Le rez de chaussée était occupé par un garagiste, de sorte que l'immeuble n'était pas vraiment "bourgeois". D'ailleurs à cette époque les bourgeois de Marseille n'habitaient pas avenue du Prado. Telle était en tout cas l'opinion de ma tante Emma. Par un hasard singulier, passant à Marseille vers 1970, j'ai vu démolir cette maison.

Notre appartement avait un plan très original : les pièces étaient disposées autour d'une vaste entrée presque circulaire. Un salon, dit marocain parce qu'il comportait un sofa, de gros coussins ronds, et une table portant un plateau de cuivre se trouvait ainsi dans l'axe d'une chambre donnant elle aussi sur l'entrée. On disposait donc pour jouer d'une étendue d'au moins douze mètres qui permettait de faire des sauts en longueur et en hauteur comme dans un gymnase. A genoux sur les coussins, nous voguions sur les parquets cirés. Plus j'y repense, plus je trouve incroyable la tolérance de nos parents pour ces jeux peu respectueux du mobilier.

En façade sur l'avenue du Prado, nous avions une véranda; c'était assez la mode à cette époque. Comme il y faisait très clair, notre couturière Emma, qui venait une fois par semaine, travaillait là. Elle était protestante et fréquenter familièrement une hérétique avait pour moi l'attrait de l'insolite, mais tout se passait en fait comme si elle ne l'était point.

Du côté opposé à la façade de la maison, notre appartement

donnait de plain pied sur sur une courette à ciel ouvert goudronnée et formant toit pour le garage du rez de chaussée. Elle était bordée par une étroite plate-bande où Maman faisait pousser des plantes. Dans cette courette, nous jouions souvent à la balle au mur. C'était fort agréable de pouvoir se détendre ainsi à domicile.

La maison était adossée au parc des religieuses de Cluny, mais un mur en barrait la vue. Il n'empêchait pas toutefois d'entendre les concerts que les chats y donnaient pendant les nuits de la fin de l'hiver.

Nous avons couché, René et moi côte à côte dans la même chambre jusqu'à mon départ pour Paris en 1924. En guise de sommiers nous n'avions qu'un treillis métallique et le matelas n'était pas bien épais! Mais nous nous en accomodions très bien, n'ayant d'ailleurs rien connu d'autre.

Pendant notre petite enfance nous n'avons pas été laissés dans le noir la nuit; on utilisait à cet effet une veilleuse de conception fort archaïque : sur un verre plein d'eau on versait deux centimètres d'huile environ; on y posait une mèche dont un bout trempait dans l'huile et l'autre était allumé. Ce dispositif n'a heureusement jamais mis le feu à la maison; je me demande pourquoi on n'utilisait pas une ampoule électrique de faible intensité. Peut-être n'en existait-il pas à l'époque. Quoi qu'il en soit, je vois encore le reflet de la lumière sur le battant de la porte entrouverte; la veilleuse elle-même nous était cachée.

Je ne sais plus à quel âge on nous a enlevé cet éclairage. C'est alors sans doute que dans la nuit avant de nous endormir nous avons joué, René et moi, à des combats aériens. Nos lits étaient côte à côte; notre main était notre avion. Le gagnant était celui qui avait le premier touché l'autre. Si on s'en tient à ce simple énoncé, ce jeu était évidemment stupide, mais nous avons posé des règles sur la façon dont le choc devait avoir lieu. Je me rappelle seulement qu'elles laissaient place à des contestations entre les deux aviateurs.

Pendant notre première enfance, nous nous disputions beaucoup René et moi et nous nous sommes même battus assez sauvagement parfois; nous étions alors de force à peu près égale. Et puis un beau jour je suis devenu plus fort que lui. Le maintenant couché sur le dos, je lui ai léché la figure pour signer ma victoire; depuis lors les combats ont cessé; nous avons cohabité harmonieusement et même souvent travaillé ensemble car à partir de 1917 nous n'étions plus décalés scolairement que d'une année comme je le dirai plus loin.

L'amélioration des ressources de nos parents vers 1912 est confirmée par un autre indice. Ils firent venir d'Autriche pour s'occuper de leurs trois enfants (Odette était née en 1909) une Fraulein. Je revois vaguement sa figure ronde. Elle était discrète et douce. Elle couchait dans notre chambre et je me souviens encore m'être réveillé une nuit pendant qu'elle se mettait au lit et l'avoir vue en chemise de nuit. Ce spectacle insolite m'apparut comme une immixtion incongrue dans sa vie privée, il n'y en eut pas d'autre.

En avril 1913, on me mit à l'école; j'avais sept ans. Je me souviens très bien de ma première entrée : je revois la cour de récréation, la bande de gamins qui, à la vue de cet unique nouveau se ruèrent sur lui, essayant de s'accrocher à son cou, de grimper sur son dos et faisant sur mon nom de famille les calembours que j'allais entendre répéter pendant quelques années. Cet accueil me laissa un peu étonné sur le moment mais je fus si vite assimilé par mes nouveaux camarades qu'il ne me donna aucun complexe.

Maman m'avait elle-même appris à lire, à écrire et à compter ce dont je lui reste infiniment reconnaissant, car je suis porté à croire qu'on supporte mal plus de seize années d'études; grâce à elle, j'ai quitté les écoles à 23 ans, juste au bout de ces seize années, de sorte que j'ai fait toutes mes études avec plaisir et intérêt et que j'ai été heureux de ne pas avoir une dix-septième année à faire.

Je revois le livre où j'ai appris à lire. Le "O" était représenté par un cerceau, le "I" par un bâton de cerceau. Le jeu de cerceau a été ma passion pendant plusieurs années vers cette époque et je plains les enfants d'aujourd'hui d'ignorer ce merveilleux passe-temps. Le cerceau est un être disposant d'une large autonomie mais que l'on peut dompter, exciter ou calmer au gré du petit garçon qui le mène. C'est un excellent camarade; point n'est besoin d'autre compagnon et grâce à lui on peut dépenser son trop-plein d'énergie.

En 1913, Fraulein donna à mes parents l'idée de nous faire passer une partie de l'été dans son village de Fulpmes. A cette époque, c'était une vraie expédition que d'aller de Marseille au Tyrol; cela prenait deux jours entiers. Mais notre voyage fut coupé par un arrêt inattendu à Zurich Maman ayant perdu le sac contenant son argent et les billets de chemin de fer. Il ne lui restait même pas de quoi payer une nuit d'hôtel ou envoyer un télégramme à Marseille. On lui fit crédit, mais cet incident la bouleversa. L'arrivée d'un mandat télégraphique envoyé par mon père rétablit la situation; le coût des vacances s'en trouva toutefois fortement majoré.

J'ai gardé un très bon souvenir d'ensemble de ce séjour à Fulpmes, mais je ne me rappelle rien de précis sauf mon amitié avec le ramasseur de balles du tennis de l'hôtel avec qui je baragouinai en allemand. Soixante ans plus tard, René et moi avons passé quelques heures à Fulpmes et j'ai été émerveillé par le nombre et la précision de ses souvenirs; il n'avait pourtant que cinq ans et demi en 1913.

Nous sommes revenus à Marseille par le Brenner, Milan et Nice où nous avons fait halte. Une amie de mes parents, Madame Gombert (?), nous emmena à Peira Cave, station à 1.500 mètres d'altitude. Là au cours d'une promenade dans les bois Fraulein nous fit manger des cèpes cuits sous la cendre dont je n'ai jamais oublié le goût merveilleux et pour moi insolite.

Après ce long voyage nous sommes rentrés à Marseille.

C'est en 1908 que mon père découvrit le Maroc qui allait devenir bien vite l'objet de son enthousiasme et plus tard de ses déceptions.

Les troupes françaises venaient d'y débarquer. Avant même que le Protectorat ait été instauré, des civils entreprenants venaient voir quelles perspectives pouvaient s'offrir dans ce pays jusque là presque interdit aux Européens. Mon père fut de ceux-là.

A son premier voyage il dut, faute d'hôtel, coucher sous une tente dans une rue de Rabat.

Il revint en France persuadé qu'il fallait prendre pied dans cette contrée qui allait s'ouvrir au monde; il ne cessa de défendre cette thèse jusqu'à sa mort. Il fonda avec l'appui de notables marseillais une société qui créa des agences dans plusieurs villes de la côte atlantique du Maroc.

A la rentrée d'octobre 1913 le pensionnat Mélizan où j'étais entré six mois plus tôt avait déménagé; il se trouvait maintenant rue Fortuné, un peu au dessus de la rue Paradis dans un immeuble tout neuf. La cour me parut immense. Elle avait bien rapetissé quand je l'ai revue quelques dix ans plus tard. La chapelle me sembla aussi très grande.

Si au mois d'avril on m'avait placé en neuvième c'était avec l'idée qu'à la rentrée d'octobre on me laisserait dans cette classe. En fait il parut que je pouvais passer en huitième. Dès cette année là mes notes furent bonnes.

L'école portait le nom de son directeur, Mélizan, un homme jeune, ouvert aux idées modernes, disciple, m'a-t-on dit, de Marc Sangnier, sentant dès lors un peu le soufre d'après les intégristes de l'époque. Il faisait concurrence aux Jésuites pour l'enseignement des enfants de la bourgeoisie marseillaise. Les petites classes de Mélizan étaient sous la coupe de Mademoiselle Joséphine. De mauvaises langues m'ont assuré plus tard que c'était à l'origine la femme de charge de la famille Mélizan et que d'ailleurs plusieurs autres domestiques avaient été transférées des travaux ménagers à l'enseignement ou tout au moins à la surveillance des élèves.

Autant qu'il m'en souviennne, Mademoiselle Joséphine n'enseignait rien. Elle avait entre autres charges celle de remplir d'eau le quart en métal que, tous alignés dans la cour, nous lui présentions au début de la récréation. C'est à cette occasion que je reçus l'unique gifle de ma vie : il paraît que je n'avais pas

dit merci assez vite ou assez fort! Nous la craignions mais je ne me souviens d'aucune autre occasion où j'aie eu à me plaindre d'elle.

Elle me paraissait très vieille, ridée, avec un nez en bec d'aigle et elle criait fort.

Mes professeurs ont été successivement : en huitième Mademoiselle Marie-Louise, très jeune, potelée et languide, en septième Mademoiselle Laure, une vieille fille si laide et si revêche que j'ai refusé qu'on donne ce prénom à mes filles, en sixième Mademoiselle Viand, intelligente et excellent professeur, plus cultivée certainement que les deux précédentes.

Chez Mélizan l'enseignement de l'anglais commençait dès la huitième et celui du latin dès la septième, mais on nous faisait encore chanter en chœur la table de multiplication en huitième et peut-être même plus tard. J'ai encore cette mélodie dans l'oreille.

Le règne des dames s'arrêta au seuil de la cinquième, à la rentrée d'octobre 1916. Notre professeur principal fut un sympathique barbu, Monsieur Abeille. Il était intéressant dans son enseignement et cherchait à nous distraire aussi. C'est ainsi qu'il composa un texte en latin de cuisine où il avait logé nos noms. Cela commençait par le classique *Quies quiam angelum laetorum* et continuait ainsi :

Animal cor nigro sed ruina heros olim

(Ah ni Malcor ni Gros, c'est Ruinat et Rossolin).

Au cours des classes de fin de trimestre, quand nous arrivions au terme du programme, il terminait la leçon en nous lisant le Livre de la Jungle et ce fut pour moi une révélation. Je pense notamment au combat de la valeureuse mangouste Riki Tiki Tavi contre un couple de cobras.

Monsieur Abeille dirigeait aussi l'équipe de foot-ball de l'école. Ma participation à ce sport fut brève. Il me fit gentiment comprendre que j'étais encore trop jeune ou trop peu vigoureux pour y jouer un rôle utile. J'en fus très mortifié. Ma participation aux sports joués en équipe s'arrêta là.

Pour ne pas émietter mon récit, je ne suis pas de trop près l'ordre chronologique et je reviens à l'année 1914.

J'ai fait ma première Communion le 7 juin dans la chapelle du pensionnat Mélizan. Je n'en ai gardé aucun souvenir précis. Je crois me rappeler que la retraite que l'on nous fit faire fut très recueillie. Curieusement, je me souviens beaucoup mieux de la première Communion de René deux ans plus tard; je le revois dans le cortège qui se dirigeait vers l'autel; j'en étais tout ému.

A la fin de l'année scolaire, j'ai assisté pour la première fois à une distribution de prix. (En ces temps anciens, on n'avait pas la phobie des classements comme maintenant.) C'était une cérémonie solennelle. Un notable local la présidait et prononçait un discours que je trouvais long, puis un professeur faisait un exposé sur un sujet d'intérêt actuel. Enfin, on distribuait aux lauréats des volumes dorés sur tranche; plus exactement, on le fit encore en 1914, mais dès l'année suivante on consacra aux secours aux blessés de guerre l'argent qu'on aurait dépensé pour l'achat des livres. La lecture du palmarès attirait l'attention sur moi, parce qu'on indiquait le lieu de naissance du lauréat et j'étais ainsi Henri Malcor de Tananarive.

En juillet 1914, nous sommes allés à La Bourboule en Auvergne. Les médecins et sans doute surtout ma famille, m'avaient déclaré lymphatique, je ne sais trop pourquoi, car j'étais un petit garçon robuste, prenant beaucoup d'exercice, extrêmement méprisant pour ceux de mon âge dont les genoux n'étaient pas ornés de croûtes de sang séché, preuve évidente que c'étaient des empotés. Certes, tous les ans je devais m'aliter pour quelque mal de gorge, mais la scarlatine avait été ma seule maladie sérieuse. Ceci dit, j'ai éprouvé un étonnement ravi dont je me souviens quand un certain hiver se termina sans que j'aie eu à garder le lit un seul jour.

A Marseille, on soignait mon lymphatisme supposé en me faisant prendre des bains de mer chauds.

A La Bourboule, la cure comportait entre autres des séjours dans

une sorte de hammam où le brouillard était si épais qu'on n'y voyait pas à deux mètres. On s'y promenait en long et en large, au milieu de fantômes qui sortaient soudain de la nuée quand on les approchait, et qui disparaissaient aussitôt; je trouvais cela amusant.

L'après-midi, nous nous promenions avec Maman qui était bonne marcheuse. Cette année-là les Rizzi se trouvaient au Mont Dore et nous nous rencontrions à mi-chemin.

Le 2 août, la mobilisation générale fut annoncée. Je revois le cercle formé autour du garde champêtre qui, après avoir battu du tambour, lisait l'ordre de mobilisation.

Maman m'avait poussé au premier rang pour que je voie bien ce spectacle historique. Autant qu'il m'en souviene, tout le monde était grave et j'étais conscient de la solennité de l'événement. Tous les curistes quittèrent précipitamment les villes d'eaux par des trains bondés qui stationnaient longtemps dans les gares afin de laisser passer les convois de l'armée.

Il fallut trouver moyen d'éviter